

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre (du 15 au 27 septembre). WAGNER : *Tristan und Isolde*. G. H. Jones, E. Strid, K. Stanek, T. Nazmi... M. Thalheimer / M. Albrecht.

Après avoir nous avoir enthousiasmés, ici-même au **Grand-Théâtre de Genève** dans *Parsifal* (du même **Richard Wagner**) l'an passé, **Michael Thalheimer** peine cette fois à convaincre dans *Tristan und Isolde*, dont il livre une proposition scénique à la fois lapidaire et simpliste. Comme scénographie unique (signée par **Henrik Ahr**), 260 spots lumineux qui viennent éclairer (ou pas) le plateau, avec forcément un aspect aveuglant pour le public du parterre, parfois jusqu'au désagréable. On respire quand le mur de projecteurs s'incline pour se redresser et éclairer par "au-dessus" la scène, et l'on s'interroge sur la légitimité du procédé quand on sait que *Tristan* est un "opéra de la nuit et de la mort", surtout dans l'image finale où au lieu du néant, la scène devient aveuglante. La direction d'acteurs montrant d'abord Isolde tirer avec peine et au bout d'une corde le bateau sur lequel elle est censée naviguer, avant que plus loin, au début du III, Tristan ne reprenne à son compte le fardeau. Au II, on les voit se tailler les veines et unir leur sang, tandis que la scène finale nous montre, pendant le fameux "*Liebestod*", Isolde s'auto-égorger à grand renfort d'hémoglobine. Bref, on est loin aussi de toute la métaphysique et portée symbolique qu'appelle l'ouvrage du maître de Bayreuth...



Les chanteurs et la musique, par bonheur, nous tirent d'une certaine léthargie dans laquelle la mise en scène avait tendance à nous plonger, grâce notamment à l'Isolde fière et vaillante d'**Elisabet Strid**. D'une parfaite adéquation vocale avec le personnage, la soprano suédoise épouse chaque note, chaque intonation, avec une beauté sonore et une facilité déconcertantes. Ses aigus sont radieux, sa musicalité sans faille, et elle arrive au fameux *Liebestod* sans trace de fatigue. Las, le tristan de **Gwyn Hughes Jones** (avec un physique et un âge antinomiques avec ceux de sa jeune et sculpturale consœur) n'a rien du *heldentenor* exigé par la rôle de Tristan, obligé de forcer sa voix dont la couleur est par ailleurs bien trop claire pour convaincre. Il parvient à bout de son terrible monologue du III après bien des efforts et ports de voix intempestifs. En Brangäne, la mezzo allemande **Kristina Stanek** crée la surprise, car de son "petit format" sort une voix puissante et rayonnante, tandis que le "grand format" de la basse belgo-marocaine **Tareq Nazmi** assure au Roi

Marke l'autorité et la profondeur qu'exige son personnage. Le Kurwenal du baryton norvégien **Audun Inversen** marque les esprits, avec son timbre éclatant qui emplit sans peine le vaste vaisseau genevois. Enfin, le ténor croate **Emanuel Tomljenovic** (Le Marin, Le Berger) offre une voix claire et une belle musicalité, tandis que le français **Julien Henric** est tout simplement un luxe en Melot, l'acteur se montrant particulièrement convaincant dans sa véhémence.

En fosse, le chef allemand **Marc Albrecht** adopte des *tempi* plutôt lents – chaque acte durant ainsi environ 1h15 -, ce qui profite incontestablement à la beauté du son. L'**Orchestre de la Suisse Romande** donne, en effet, le meilleur de lui-même, de bout en bout admirable de cohésion et de clarté, avec des sonorités magnifiques. Tour à tour dramatique et nuancé, avec un rare souci du détail instrumental, Albrecht ménage un rapport parfait entre les voix et un orchestre somptueux mais jamais envahissant.

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre (du 15 au 27 septembre). WAGNER : Tristan und Isolde. G. H. Jones, E. Strid, K. Stanek, T. Nazmi... M. Thalheimer / M. Albrecht. Photos (c) Carole Parodi.

VIDEO : Trailer de « Tristan und Isolde » de Richard Wagner selon Michael Thalheimer au Grand-Théâtre de Genève

GRAND-THÉÂTRE DE GENEVE. WAGNER : *Tristan und Isolde*, nouvelle production : 15 > 27 sept 2024. Gwyn Hughes Jones, Elisabet Strid... Michael Thalheimer / Marc Albrecht.

La nouvelle saison 2024 – 2025 du Grand-Théâtre de Genève s'ouvre avec l'un des monuments lyriques wagnériens (et l'une des plus grandes histoires d'amour de tous les temps) : *Tristan und Isolde* (1865). Au diapason d'une histoire inoubliable et saisissante, se développe une musique jamais écoutée auparavant qui révolutionne en profondeur l'art lyrique.

La genèse de *Tristan* est liée à la vie sentimentale de son auteur. Wagner en amorce la composition à Zurich en 1857, alors qu'il séjourne dans la propriété de son mécène, le riche banquier Otto Wesendonck et qu'il y succombe au charme de son épouse, la belle Mathilde... Huit ans plus tard, en 1865, il confie la création de *Tristan* au chef Hans von Bülow, dont la femme Cosima vient de donner naissance à une petite... Isolde (fille de Richard !). Wagner sublime ainsi ses amours interdites à travers la légende celtique devenue mythe, de *Tristan et Yseult*. La partition porte à l'incandescence la

passion entre le chevalier mélancolique et la princesse indomptable, usant du chromatisme irrésolu comme l'expression inextinguible d'un désir inassouvi. La « *mélodie infinie* » porté par l'orchestre gonfle et se résout dans la scène finale : le *Liebestod* d'Isolde, ultime sacrifice d'amour.

Le TRISTAN de Michael Thalheimer minimaliste et viscéralement humain

Prolongeant son *Parsifal* de la saison 22-23, le metteur en scène **Michael Thalheimer** trouve dans *Tristan & Isolde*, l'occasion de déployer son souci des contrastes dans un esthétisme minimaliste ; s'y inscrira comme à son habitude la profonde humanité des personnages, ce choc irrépressible né de la rencontre (ou plutôt des retrouvailles) entre Tristan et Yseult (qui l'avait sauvé en guérissant une blessure première...).

Le vaisseau de leur confrontation devient scène métaphorique et poétique, passage d'une traversée sans retour où les rebondissements dramatiques y sont « *rythmés par les obstacles dressés entre eux mais aussi par la violence de leurs vies intérieures. Seule résolution possible : se dissoudre ensemble dans une ultime obscurité* ».

Empêchés de vivre leur amour dans la réalité du jour, les amants maudits se perdent et renoncent dans l'ineffable et hypnotique sensualité de la nuit... tel est l'enjeu de l'acte II, le plus éblouissant tableau lyrique et symphonique jamais écrit.

Sur la scène genevoise, dans cette nouvelle production attendue, le couple princier (Tristan est neveu du roi de Cornouailles, Isolde fille du roi d'Irlande) est incarné par le ténor gallois **Gwyn Hughes Jones**, wagnérien avéré ainsi que par **Elisabet Strid**, Senta mémorable dans le récent *Vaisseau fantôme* de la Royal Opera House de Londres. Avec **Kristina**

Stanek (Brangäne) et **Tareq Nazmi** (Roi Marke) qui fut déjà un Gurnemanz magistral dans le *Parsifal* du même Thalheimer. **Marc Albrecht** dirige l'**Orchestre de la Suisse Romande**.

RICHARD WAGNER : Tristan und Isolde

Nouvelle production

5 représentations :

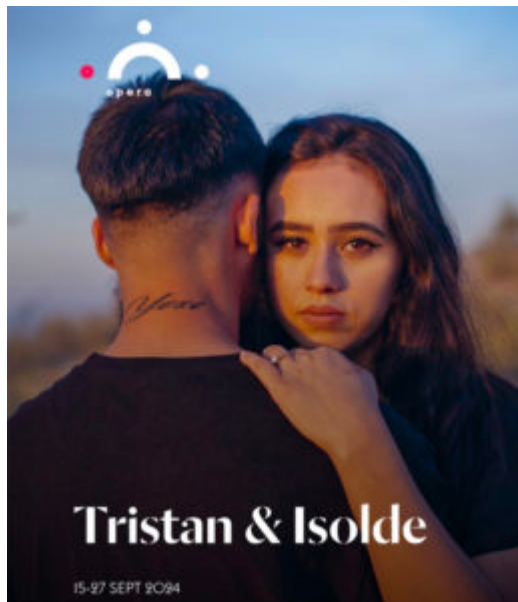
15 septembre 2024 – 17h

18, 24 et 27 septembre 2024 – 18h

22 septembre 2024 – 15h

INFOS & RÉSERVATIONS :

<https://www.gtg.ch/saison-24-25/tristan-isolde/>



Chanté en allemand avec surtitres en français et anglais

Durée indicative : 5h15 avec deux entractes inclus

DISTRIBUTION

Direction musicale : Marc Albrecht

Mise en scène : Michael Thalheimer

Tristan : **Gwyn Hughes Jones** (15.09, 22.09, 27.09)

/ Burkhard Fritz (18.09, 24.09)

Isolde : **Elisabet Strid**

Le Roi Marke : **Tareq Nazmi**

Brangäne : Kristina Stanek

Kurwenal : Audun Iversen

Melot : Julien Henric

Un matelot, un berger : Emanuel Tomljenović

Un timonier : Vladimir Kazakov

Chœur du Grand Théâtre de Genève

Orchestre de la Suisse Romande

Nouvelle production

Coproduction avec le Deutsche Oper Berlin

Opéra créé le 10 juin 1865 au théâtre royal de la Cour de

Bavière à Munich

Dernière fois au Grand Théâtre de Genève en 2004-2005

**CRITIQUE, opéra. COLOGNE,
Oper Köln / StaatenHaus (du
17 septembre au 11 octobre
2023). R. STRAUSS : Die Frau
ohne Schatten (La Femme sans
ombre). A. J. Glueckert, D.
Köhler, I. Vilsmaier, J.
Shanahan, L. Lindström...
Katharina Thomas / Marc**

Albrecht.

Après avoir initié son mandat avec *Les Troyens* de Berlioz en septembre 2022, le nouveau directeur artistique de l'**Opéra de Cologne** (Oper Köln) **Hein Mulders** choisit un autre titre-monde avec *La Femme sans ombre* (*Die Frau ohne Schatten*) de **Richard Strauss** pour débiter sa seconde saison, toujours hors-les-murs à la **Staatenhaus** sur le rive gauche du rhin, avec l'espoir cependant que sa 3ème saison intégrera enfin l'immense édifice de la rive droite, en plein centre de la ville.



Confiée à la metteure en scène allemande **Katharina Thoma**, la mise en scène élargit le problème de la Maternité à celui plus large de la responsabilité, celle de l'Impératrice envers le couple de Teinturiers – ici transformés en chiffonniers de

quelques banlieues déshéritées, évoluant sur une sorte d'îlot blanc (décor de **Johannes Leinacker**) , le fantastique et le prosaïque s'interpénétrant sans cesse dans cette régie. L'Empereur et l'Impératrice sont un couple de bourgeois, tandis que le fameux faucon est incarné par une jeune femme tout de cuir rouge vêtue, mais tout le temps en train de répandre des plumes rouges sur la scène, tandis que le Messenger est lui enduit de peinture blanche de la tête au pied, comme "marbrifié", à l'instar d'ailleurs du chœur/de figurants qui apparaissent à de nombreuses reprises de la même façon.

Drame humain, le conte de Hofmannsthal se veut aussi drame sociétal sous le prisme du regard de **Katharina Thoma**. Les teinturiers/chiffonniers recyclent et envoient les vieux vêtements occidentaux vers l'Afrique (c'est ce que l'on apprend grâce au programme de salle...), mais avec des conséquences dramatiques pour l'économie locale et aussi en termes l'environnement. Barak n'est plus seulement un "opprimé", mais fait aussi partie intégrante d'un autre système d'oppression, de l'autre côté de la Méditerranée, des personnages qui apparaissent au III, où le très actuel thème des Migrants est ainsi également mis en exergue. Apeurés, assoiffés et en manque de nourriture, ils reprennent vie et espoir quand la Voix du ciel (incarnée par **Jinji Yang**, secouriste vêtue d'un gilet de sécurité jaune) leur annonce "*La voie est libre*", et qu'ils sont secourus par une organisation humanitaire qui les prend en charge (en leur offrant par exemple des bouteilles d'eau). La responsabilité individuelle de l'Impératrice envers le couple de Teinturiers est ainsi déplacé ici à une plus grande échelle, celle de nos sociétés occidentales riches envers les peuples d'Afrique et du Moyen-Orient en souffrance. Et l'exaltation de la scène finale est d'abord contredite par la projection d'images vidéo de terres arides et desséchées (vidéo de Georg Lendorff), mais à la toute fin, une plante délicate est mise en terre et arrosée par des enfants immigrés... comme un symbole d'espoir.

Dans le rôle de l'Impératrice, **Daniela Köhler** offre une voix juvénile et pleine, avec une émission se pliant aux moindres inflexions de l'écriture straussienne et une justesse absolue dans l'extrême aigu. La suédoise **Lise Lindstrom** fait quasiment jeu égal avec son formidable portrait de la Teinturière. Le timbre est pénétrant, bien que non dénué de quelques duretés dans l'extrême aigu, le registre exceptionnellement étendu, avec un grave sonore et une diction impeccable. A son crédit, on ajoutera également une parfaite compréhension des ressorts psychologiques du personnage. Le cas de La Nourrice de la mezzo allemande **Irmgard Vilsmaier** est plus problématique, car la voix bouge désormais dangereusement, et le registre aigu se montre de plus en plus difficile d'accès.

De son côté, l'Empereur de **AJ. Glueckert** chante avec une énergie et un élan que l'on croirait inépuisable, triomphant des aigus meurtriers dont sa partie est hérissée, et son "Invocation au faucon" est l'un des moments les plus excitants de la soirée. Le Barak de **Jordan Shanahan** marque cependant encore plus les esprits avec son Barak – dont il a l'exacte carrure, la noblesse de phrasé, la puissance vocale, et une facilité à émouvoir tant par son jeu que par son chant. Les *comprimari* sont de la même eau, avec notamment un excellent Faucon incarné ici par **Giulia Montanari** et un Messenger diablement efficace en la personne de **Karl-Heinz Lehner**.

A la tête du fameux **Orchestre Gürzenich**, placé sur le côté droit du plateau sans que les équilibres soient rompus, **Marc Albrecht** contrôle de bout en bout les imposantes forces musicales placées sous sa baguette, qu'elles jouent en fosse ou en coulisse. La partition se déploie dans toute sa somptuosité de timbres et de couleurs, sans jamais faire obstacle au chant, un tour de force au vu de la configuration du spectacle !

CRITIQUE, opéra. COLOGNE, Oper Köln / StaatenHaus (du 17 septembre au 11 octobre 2023). R. STRAUSS : Die Frau ohne Schatten (La Femme sans ombre). A. J. Glueckert, D. Köhler, I. Vilsmaier, J. Shanahan, L. Lindström... Katharina Thomas / Marc Albrecht.

VIDEO : Trailer de *Die Frau ohne Schatten* de Strauss à l'Oper Köln